

MAXIME FRANTINI



LA CAVALIÈRE



Une aventure d'Ylian Estevez
Par l'auteur de «Journal d'un hacker»

Maxime Frantini

La cavale

Ebook

ISBN : 979-10-91116-14-5

Tous droits réservés _ Copyright 2013 Maxime Frantini

Remerciements

Je remercie Fanny Alibi pour avoir inspiré ce roman et pour son aide, notamment pour la couverture. Je remercie également mon père, infatigable correcteur, et Matthieu Bérard, correcteur à l'œil acéré.

Avant Propos

Chers lecteurs,

Vous avez entre les mains le troisième volet des aventures d'Ylian Estevez. Certains d'entre vous ont déjà découvert l'univers de ce hacker facétieux dans « L'ombre et la lumière » et « Journal d'un hacker ».

Cette nouvelle aventure s'inscrit dans un contexte où les combats d'Ylian sont toujours aussi actuels. Le monde évolue vers plus de technologie, mais également plus de pauvreté, plus de surveillance, et de moins en moins de libertés.

La dictature financière que dénonce Ylian et qui est son premier adversaire resserre toujours son étau, chaque jour un peu plus, sournoisement.

Les aventures d'Ylian, bien qu'imaginaires, s'inspirent grandement des faits réels. Cela fait de notre hacker un symbole, l'étendard d'une lutte contre une nouvelle forme d'oppression qui menace chacun de nous.

Bien sûr, le monde médiatique et commerçant est hostile à Ylian. Malgré mes tentatives nombreuses et répétées, je ne suis jamais parvenu à faire accepter le « Journal d'un hacker » dans les librairies, les hypermarchés, les grandes surfaces spécialisées. Et je n'y parviendrai pas sans votre aide.

Aussi, si vous aimez ce livre, parlez-en, notez le sur tous les endroits où il est disponible, demandez à chaque libraire, chaque vendeur de livre dans chaque magasin pourquoi il n'est pas disponible, pourquoi l'omerta qui vise les ouvrages auto-édités prive la plupart de nos semblables de la connaissance, de la découverte, de la possibilité de se divertir tout en s'informant sur les dérives de notre société.

La voix du hacker, c'est vous, chacun de vous, à chaque instant. N'hésitez-pas à venir sur la page Ylian Estevez, Net is a free nation, sur Tweeter (@YlianEstevez) ou sur Google plus, et partagez les publications.

Contribuez à véhiculer le symbole Ylian Estevez.

Avec toute mon affection

Maxime Frantini

La cavale

Ylian franchit d'un pas tranquille la lourde porte de son immeuble et se trouva en contact avec l'air glacial de Portland. Les brumes matinales de la fin de l'hiver commençaient à peine à dévoiler les contours de la ville. L'atmosphère était lourde, le ciel gris cendre inspirait la mélancolie. Face à lui, l'avenue bordée d'immeubles géants était calme.

Il releva le col de son blouson, puis avança d'un pas.

Il s'arrêta net sur le pas de la porte et observa attentivement la rue. À chaque fois, c'était la même sensation, celle de la peur qui l'envahissait, cette impression de vulnérabilité extrême. Chaque sortie était un nouveau challenge : il remettait son existence en jeu et ne devait compter que sur lui-même pour bénéficier, une autre fois, d'un nouveau droit à un nouveau défi.

Ylian était un homme traqué. Ses sens aux aguets, il détailla une à une les voitures stationnées.

Calme ! Trop calme ! Sans savoir pourquoi, il était plus inquiet que d'habitude. À fuir constamment, on développe une sorte de sixième sens, une aptitude exacerbée à la sauvegarde.

Il s'engagea lentement sur l'avenue, mais ses yeux légèrement baissés observaient tout à chaque instant. Sa main fébrile ne quittait pas la poche où son arme le rassurait, illusoire objet de protection contre la redoutable police américaine.

Quelques voitures roulaient, quelques passants circulaient, un vélo le croisa. Quelque chose clochait : il n'y avait pas assez de gens. Sur l'avenue, un bus passa en sens inverse sans s'arrêter.

Ylian réfléchit en marchant au ralenti. D'un coup, son pressentiment se mua en certitude. À 8 heures du matin, l'arrêt de bus devait être bondé, comme tous les matins. Or, ce jour là, il n'y avait personne.

Son cerveau se mit à tourner à une vitesse phénoménale. Comment le piège allait-il se refermer ? Où se trouvait-il ? Comment le déjouer ? Se sachant surveillé, il s'arrêta, prit une cigarette dans sa poche, puis farfouilla dans l'autre à la recherche de son briquet. Pendant ce temps, il réfléchissait.

Il supposa que la souricière était tendue au coin de la rue après l'arrêt de bus, dans un endroit spacieux, plus apte au stationnement des voitures de police que son avenue bordée de barres métalliques supposées interdire tout stationnement et toute intrusion d'un véhicule sur le trottoir.

Ylian songea à l'immeuble du 25. Il le connaissait, c'était celui d'une grande entreprise. Il avait sa petite idée. Il reprit sa marche, tentant de masquer au mieux la poussée d'adrénaline qui le réchauffait.

Arrivé devant les portes vitrées, il écrasa sa cigarette, puis s'y engagea. Il pensait qu'il y avait probablement des policiers à l'intérieur : il fallait jouer finement. D'un regard, il fit le tour du vaste hall d'entrée puis, d'un pas assuré, il approcha de l'accueil et s'adressa à l'hôtesse.

— J'ai rendez vous avec M. Smith, je suis un peu en avance, lui dit-il avec un grand sourire.

C'était bien le diable si dans cette tour gigantesque où fourmillaient des milliers de personnes, il n'y avait pas un M. Smith.

— M. Gareth Smith, ou M. Philip Smith ? répondit l'employée le nez sur son ordinateur.

— Gareth ! reprit Ilyan avec aplomb.

— Il n'est pas encore arrivé, vous pouvez patienter dans le hall d'accueil.

— Merci infiniment ! répondit-il aimablement.

Il se mit à déambuler dans le hall. Il observa discrètement les autres personnes. Un vigile noir scrutait d'un œil absent la ville par delà la porte vitrée.

Assis sur l'un des sièges en cuir, un jeune homme tapotait sur son ordinateur portable.

Enfin, au fond de l'immense espace d'accueil, adossé aux ascenseurs de droite, un homme d'une trentaine d'années, vêtu d'un costume sombre, semblait captivé par un journal.

Ylian sourit. Les flics étaient décidément pathétiques. Impossible de ne pas deviner que ce brave homme émargeait au FBI.

Il s'adossa à l'autre mur, près des ascenseurs, et regarda attentivement l'homme au journal. Il résista à l'envie de fumer une nouvelle cigarette. Inutile de se faire remarquer, ce genre de bravade était formellement interdit dans ce pays. Mais il se laissa aller à un sourire narquois adressé au policier embusqué.

Dans sa voiture, l'inspecteur Fitz mâchonnait nerveusement son chewing-gum. À ses cotés, Laureen, sa co-équipière, scrutait l'avenue avec une paire de jumelles.

— Alors ! dit Fitz, excédé.

— Il est entré dans l'immeuble du 25.

— Merde ! Qu'est ce qu'il y fout ! Il est pénible, ce type, il ne peut pas faire les choses comme tout le monde, une fois de temps en temps ?

— Il nous a peut être repéré ?

— Impossible, on a pris toutes nos précautions, il n'a pas des antennes tout de même !

— Ça fait des mois qu'on cherche à le coincer, Jack et il nous a toujours filé entre les doigts ! C'est une anguille, il a toujours une astuce en réserve.

— Pas cette fois, Laureen, pas cette fois ! J'ai bouclé le quartier, on a tout fait. Qui est au 25 ?

— Boris !

— Chiotte ! Le plus con ! Ce n'est pas vrai, ça ! Appelle le moi !

Laureen tourna le bouton de la radio, puis s'adressa au micro.

— Ralf ! Passe nous Boris

— De suite, Laureen, répondit une voix crachotante dans l'appareil.

Un instant d'éternité s'écoula avant que crépite la voix de l'agent Boris dans la Radio.

— Oui, c'est Boris ! dit-il, à peine audible.

— Il est là ? hurla Fitz.

— Oui, il attend quelqu'un !

— Tu le vois ?

— Non, j'ai mon journal devant les yeux pour vous parler, inspecteur.

— Crétin ! Tu ne me le quitte pas des yeux !

— Mince, je le vois plus !

Fitz sentit son sang se glacer.

— Quoi ? Regarde mieux ! Il ne peut pas se paumer !

— Si, il a disparu, je l'ai quitté des yeux une demi-seconde et il s'est évaporé ! gémit Boris.

Hors de lui, Fitz arracha le micro des mains de Laureen et hurla : « A toutes les unités, changement de programme ! L'oiseau est au 25, je répète, l'oiseau est au 25. On intervient ! Bouclez moi toutes les rues. Intervention commencée ».

Il jeta d'un geste rageur le micro contre le tableau de bord.

— On y va ? risqua Laureen.

— Bien sûr qu'on y va ! Ce crétin de Boris va tout faire foirer ! Allez cours, gazelle !

Ils jaillirent de la voiture et se précipitèrent dans l'immeuble. Boris les attendait. Le visage blême, il ne s'attendait pas à des félicitations.

— Alors, hurla Fitz ! Où est-il ?

— Dans l'ascenseur, il monte au dernier étage, je pense qu'il veut se tirer par le toit.

— Faites bloquer l'ascenseur !

— Déjà fait ! Ils vont l'arrêter au 30^{ème} étage.

— Alors on y va, et on se bouge !

Suivi de Laureen, de Boris, du vigile, et d'une poignée d'agents, Fitz s'engouffra dans l'autre cabine d'ascenseur.

La montée parut durer une éternité. Laureen sentait son partenaire sous pression, le regard vif, la main serrée sur son arme. Depuis les quelques mois qu'elle était devenue sa coéquipière, elle ne l'avait jamais vu aussi tendu, sauf la dernière fois ou Ylian Estevez leur avait échappé. Pour Fitz, c'était devenu une obsession, un duel d'homme à homme, un

règlement de compte. Dans sa vide existence, Fitz n'avait qu'un objet de pensée, qu'une forme en relief : l'homme qu'il était sur le point d'arrêter.

Arrivés au 30ème étage, ils se postèrent en demi-cercle, pistolet à la main. Le vigile donna l'ordre par talkie-walkie d'ouvrir l'ascenseur.

Les portes d'acier s'entrouvrirent lentement. Un vieux chauve tout hébété écarquilla les yeux devant le comité d'accueil. Dépité, Fitz baissa son arme. D'un air las, il demanda à Laureen de faire fouiller l'immeuble.

Dans le parking souterrain, Ylian chercha une voiture. Il savait que les flics ne tarderaient pas à comprendre le subterfuge. Ce type qui avait pris l'ascenseur était envoyé par la providence. Sans aucun doute, tout le monde allait s'imaginer que c'est là qu'ils trouveraient l'homme que tous recherchaient. Un pirate informatique, dans une multinationale informatique, ne peut aller que dans les bureaux, et non dans un parking.

Il avisa dans un coin bien éclairé la voiture qu'il lui fallait : une Dodge Viper noire. Ylian, bien qu'atypique, rejoignait la plupart des hommes sur une chose : il aimait les belles voitures et résistait difficilement, dans sa situation, à s'offrir un peu de plaisir, en avance sur tous ceux qu'un jour ou l'autre, on lui retirerait.

D'un coup sec, il ouvrit le capot et trouva immédiatement ce qu'il cherchait. Coincé sous une durit, le boîtier autonome d'alimentation de l'alarme fut court-circuité en un instant.

Puis il fit sauter le verrouillage de la porte avec la tige de niveau d'huile.

Quelques instants plus tard, la Viper, sortait du parking. Au bout de la rue désertée, deux voitures de police bloquaient le passage.

Ylian s'engagea à vitesse normale dans l'avenue, en direction des policiers. Au loin, un agent lui fit signe de se ranger. Il mit son clignotant dans la direction indiquée.

Arrivé au niveau du policier, la Viper rugit et Ylian écrasa l'accélérateur. Tel un fauve lâché, la voiture sauta sur le trottoir et devant les passants ébahis, il contourna le barrage, faisant voler au passage un kiosque à hot-dogs.

Le sourire accroché aux lèvres, le hacker savait qu'une fois encore, il s'en était sorti. Dans son rétroviseur, il regarda furtivement la panique qu'il venait de créer, puis alluma la radio.

Toutes sirènes hurlantes, la voiture du lieutenant Fitz filait sur l'autoroute. Crispée sur le volant, Laureen regardait le compteur avec fébrilité : 100 miles à l'heure, c'était beaucoup pour ce type de voiture.

— Ne fait pas cette tête, lui dit Fitz, tu ne vas pas exploser !

— J'espère bien, je n'ai pas envie de finir dans cette poubelle.

— Ecoute ma belle, je n'y peux rien si c'est un malin, notre gus, et si en face de lui, on a des Boris. En plus, il n'a pas pris n'importe quoi comme voiture, il va deux fois plus vite que nous.

Il fut interrompu par le grésillement de la radio, qui agrippa nerveusement.

— Allo ? Alors, il vient ce putain d'hélicoptère ? vociféra t-il.

— Désolé, inspecteur, il faut le temps qu'il arrive ! répondit la voix.

— Combien de temps ?

— Une demi-heure, tout au plus !

— Nom de dieu de nom de dieu, mais il sera au Canada à ce train là, bon sang. Bon, Ralf, fais-moi bloquer toutes les routes qui mènent au Quebec depuis Portland.

Puis après un bref instant, il ajouta :

— Ah ! Et fais surveiller toutes les stations essence. Ça consomme, ces bêtes là !

Il éteignit la radio et se laissa plonger dans le siège.

— Toujours la même direction ? demanda Laureen.

— Il faut le capter avant la frontière. S'il s'arrête faire du fuel, on rattrapera le retard. De toute façon, tout est bloqué.

La Viper s'engouffra maladroitement sur un chemin cabossé et s'arrêta devant la ferme.

Un homme en sortit, vêtu d'un bleu de travail et d'un chapeau de paille. Il alla à la rencontre d'Ylian. Légèrement claudiquant, il était crasseux. Du chapeau dépassait une épaisse chevelure blonde contrastant avec les traces sombres de poussière et de cambouis qui s'épalaient sur son visage. Mais l'hôte des lieux souriait aux anges. Il avait reconnu la rare silhouette d'Ylian lorsqu'il s'était extrait du véhicule.

— Ciao, Bello ! Lâcha t-il en s'essuyant les mains sur sa salopette.

— Salut Marco ! répondit Ylian en approchant.

— Dis donc, beau carrosse ! dit Marco admiratif. Encore en cavale ?

— Tu écoutes la radio ? répondit Ylian avec un sourire

— Toujours ! Dis donc, tu ne va pas passer inaperçu avec ça !

— Une bagnole comme celle là, c'est mon sauf-conduit vers la liberté, mon gars ! Je vais plus vite que le cerveau de tous ceux qui traquent.

— La liberté ! soupira Marco, l'air songeur, pourquoi ceux qui la cherchent sont tout le temps obligés de fuir ou de se cacher ! C'est à n'y rien comprendre, mon ami.

— Arrête de philosopher, Marco, dit Ylian, en lui tapant sur l'épaule, et bourre moi ce truc de pétrole.

— Ok ! J'ai de l'essence de premier choix, des réserves des voitures de compétitions qu'on me donne à choyer. Avec ça, tu pourras aller jusqu'au Groenland. Je vais te mettre un jerrican dans le coffre en cas de pépin. Méfie-toi du boucan, son chant est facile à repérer, à cette bourrique.

— Merci, vieux frère, conseil utile !

— Hé, c'est gratuit pour toi, mon pote.

— Au prix ou tu me fais payer l'essence, les conseils peuvent être gratuits ! répondit Ylian en insistant d'un clin d'œil.

Marco fit le plein. Puis en s'essuyant à nouveau les mains sur sa combinaison, il approcha de l'habitacle du véhicule où Ylian avait repris place.

— Dis-moi, ami, quand cesseras-tu de courir ?

— Quand j'aurai trouvé une meilleure raison de vivre.

— Alors, je te plains, dit Marco.

— Il n'y a pas de raison, tu sais, c'est moi qui ai la Viper et toi qui mets le carburant ! ironisa Ylian.

Puis il ajouta :

— C'est mon choix de vie. Je n'en ai pas de meilleur. Chacun vit selon sa conscience. Moi la mienne me dit qu'être un voleur, c'est assumer pour cela les risques encourus. Alors j'assume. Je n'ai personne derrière moi, personne ne m'attend, personne ne me pleurera. Alors, depuis que j'ai franchi les barrières, je n'ai qu'une seule peur : perdre la seule richesse qui me reste, cette fameuse liberté sur laquelle tu t'interroges.

Marco sourit. Ce type n'était vraiment pas banal.

Il l'avait rencontré un an plus tôt. Il lui avait été présenté par son cousin qu'il soupçonnait de fréquenter des milieux activistes aux desseins inconnus, de lui tout au moins. Il avait alors des problèmes informatiques, une sale histoire de fichiers téléchargés illégalement. Il craignait qu'à tout moment, une descente de police ne vienne lui mettre le nez dans son vice.

Il avait téléchargé des centaines de films pornographiques. Or, depuis quelques temps, l'industrie du X, maltraitée par le piratage dont elle était une des victimes les plus évidentes, tentait de façon anarchique de briser cette spirale infernale qui la conduisait à sa perte. Il s'écoulait de moins en moins de temps entre le moment où le film sortait et celui où il se retrouvait sur les serveurs de partage.

La voie judiciaire classique n'étant pas assez vive pour elle, la virile industrie, déjà peu amie avec la morale, décida de frapper fort et engagea des sociétés de sécurité pour traquer ceux qui lui ôtaient de pain de la bouche. A la manière de l'agence Pinkerton, ces groupuscules obtenaient de façon très douteuse les IP des pauvres bougres qu'une grande solitude enchaînait aux beautés virtuelles et apportaient à leurs clients des fichiers bien ficelés. Par un procédé tout aussi peu élégant, ces éditeurs d'un genre particulier contactaient alors les pseudo-pirates et leur proposait de « régler la note » sous peine de voir le dossier transmis à la police. Racket, chantage, inutile de se poser sur les mots, les méthodes avaient suffi à Ylian pour qu'il se mette au travail. Il était donc venu dans cette ferme et s'était assuré de supprimer toutes les traces des précédents épisodes sur l'ordinateur de Marco, un effacement définitif que même les outils aiguisés des ingénieurs du FBI ne pouvaient annuler. Il l'avait assuré que personne ne pourrait démontrer qu'il avait, un jour, détenu ces fichiers.

Lorsque la police avait débarqué et saisi sa machine, il avait craint le pire. Deux méprisants jeunes gens en costume avaient accompagné le sheriff et procédé à la saisie et à une

perquisition en règle. Mais c'est avec de plates excuses que le sheriff, chargé des sales besognes, était revenu deux jours plus tard avec l'ordinateur, expliquant que rien n'avait été trouvé d'illégal, que c'était tellement propre que c'en était presque douteux, et que les fédéraux avaient tellement honte qu'ils avaient préféré laisser la police locale classer l'affaire.

Depuis, Marco vouait à Ylian une immense gratitude. Il ne comprenait pas grand-chose à sa technique ou à ses combats, mais il était toujours prêt à lui rendre service.

Il observa le jeune hacker démarrer le bolide et lui fit un signe de la main. Ses visites étaient toujours brèves, mais Marco les appréciait. Il savait qu'Ylian n'accordait sa confiance qu'à peu de gens, et il était fier d'en faire partie.

Quelques minutes plus tard, la Viper fonçait par les routes de campagne en direction du Sud. Il décida de contourner les grands lacs et traversa bon nombre d'États : le Vermont, le New Hampshire, l'état de New York, la Pennsylvanie, l'Ohio, l'Indiana, l'Illinois puis le Minnesota.

Puis, lorsqu'il pensa être assez loin de l'endroit où on l'attendait, il franchit une frontière fantôme, tard dans la nuit, puis roula encore.

Il s'arrêta quelques heures pour dormir dans sa voiture, stationné sur un chemin forestier. Au petit matin, il reprit sa route, traversa l'Ontario de part en part en direction de Toronto, puis de Montréal, au Québec.

La fatigue le guettant, il sortit des grandes routes et s'arrêta dans une forêt déserte. Il verrouilla les portes, et la main sur le Beretta, il s'endormit à nouveau, couché en chien de fusil sur les maigres places situées à l'arrière.

Conscient d'avoir encore raté son interpellation, Fitz entra avec Laureen dans le bureau de son patron. Celui-ci feuilletait quelques papiers en remuant d'un air distrait son mug de café.

Lorsqu'ils furent près de lui, il leva les yeux et leur fit signe de s'asseoir. Puis il prit un dossier sur son bureau, l'ouvrit, et commença à lire.

— Ylian Estevez, entre vingt-cinq et trente ans d'après les recoupements, probablement né en Caroline du Nord, diplômé de l'université de cet État, expert en informatique, et depuis une poignée d'années, le cyber criminel le plus recherché de la planète. À son palmarès, détournement de 3 millions de dollars sur la CityCorp, 5 millions sur divers fonds de pension, et même des comptes en Suisse, dont celui, excusez du peu, d'un Narcotraffiquant notoire.

— Comment le sait-on, interrogea Laureen, je croyais les comptes suisses anonymes.

— L'anonymat ne vaut que lorsque tout le monde l'accepte, ma petite. Les narcotiques surveillaient ce gars depuis longtemps et son numéro de compte ne nous a pas échappé. Mais au moment où on a cru le coincer, monsieur Estevez était passé par là.

— Robin des bois, quoi ! dit Laureen en souriant.

— Inspecteur Thomson, je suis ravi de voir que les agissements de ce type vous amusent. Je vous rappelle malgré tout que d'une part, le type en question est mort dans un règlement de compte suite à cette affaire, et d'autre part, si l'argent de votre retraite se trouvait dans un des

fonds de pensions qu'il a dévalisé, vous verriez peut-être les choses sur un angle différent. C'est vrai que tous ces organismes disposent parfois de fonds douteux, mais nous ne sommes pas la brigade financière, alors nous ne savons rien et nous n'avons aucun commentaire à faire. Bref, les deux as du F.B.I ont encore une fois échoué et ce type s'est fait la malle, sûrement au Canada.

— Je suis désolé, chef, dit Fitz. On avait tout bouclé, on ne pouvait pas prendre le risque de le cueillir au bas de son immeuble. L'endroit était propice à la fuite et il y aurait sûrement eu des victimes.

— Bien sûr, Fitz, et dans le hall, il n'y avait rien à faire, pas plus que dans la rue, ou après. Bref, ce n'est pas de votre faute, c'est votre ange gardien qui ne se sentait pas bien. Vous allez bientôt arrêter de vous foutre de ma gueule ?

L'inspecteur Fitz baissa les yeux. Il enrageait, mais se sentait impuissant.

— Bon, reprit le directeur, il se trouve que vous avez de la chance. Parmi les victimes de votre Robin des bois, il y a un ministre canadien. Du coup, j'ai une autorisation spéciale qui vous a été délivrée pour aller tous les deux chez notre voisin du Nord afin de collaborer là bas avec la police. Au fait, parlez-vous français ?

— Pas un mot, répondit Fitz.

— Et bien mettez-vous y, car Estevez lui parle français, et je pense qu'il est allé se planquer au Québec. Une dernière chose ! Ce type de mission au Canada est rarissime. Déjà que les Québécois ne nous apprécient pas trop, n'en rajoutez pas. Alors pas de vagues ok ?

— Ok chef ! répondit Fitz, un sourire retrouvé au coin des lèvres.

Ils sortirent.

Une fois dans le couloir, Fitz décrocha son téléphone portable.

Une voix un peu pâteuse lui répondit.

— Alors ! dit Fitz. Comment-vous remettez-vous de votre infarctus, Benson ?

— Energiquement ! Je n'en peux plus de manger comme un lapin et de ne boire que du bouillon, mais je pourrai courir le 100 mètres dans quelques mois. Et de votre côté ? Vous avez de bonnes nouvelles à m'apprendre ?

— Non ! Il nous a échappé.

— Nos informations étaient fausses ?

— Non, vos gars ont bien bossé, Benson ! Nous l'avons bien trouvé là où vous le disiez. Mais il nous a glissé entre les doigts. Nous pensons qu'il est parti au Québec.

— Vous avez bloqué la frontière ?

— Oui, bien que vous sachiez comme moi qu'elle n'est pas étanche. Je pars demain sur ses traces, je le retrouverai. Je peux toujours compter sur votre aide ?

— Vous savez bien que oui, Fitz. Officiellement, depuis deux ans, j'ai été dessaisi de l'affaire Estevez. La restructuration de Cyber Crime m'a éloigné des terrains d'opérations, mais avec Estevez, c'est une affaire personnelle. En revanche, cela ne va pas être facile parce

que nos oreilles écoutent moins bien au pays des caribous. Et puis nous sommes très occupés avec cette histoire de Dubaï.

— Dubaï ?

— Oui, il y a une conférence mondiale sur la collaboration en matière de cyber police qui s'y déroule. Nous sommes chargés de créer une dataroom¹ et de la sécuriser pour les participants. Nous espérons beaucoup de cette conférence afin d'étendre le maillage de surveillance de complexe de Fort Williams. Notre puissance technique est largement sous employée, nous aurions de quoi surveiller la quasi totalité des échanges sur Internet tandis que, dans beaucoup de pays, les lois nous en empêchent. Alors c'est aux diplomates de parvenir à faire signer des accords.

— Le Canada fait partie de ces pays rebelles ?

— Oui et non. Leurs polices collaborent volontiers avec nous. Mais aucune loi n'oblige leurs opérateurs à installer nos espions dans leurs systèmes pour agréger l'information qui passe par eux. Du coup, nous glanons des données ça et là, via les entreprises américaines que nous contrôlons, mais le reste du trafic nous échappe.

— Faites pour le mieux, Benson, je vous tiens au courant.

— Mettez Norman dans la boucle, je lui ai demandé de vous aider dans toutes vos recherches.

Fitz remercia le patron de l'unité Cyber Crime, un vieil ennemi d'Ylian Estevez. Il paraissait au bout du rouleau. Un instant, il se demanda si, à force de courir derrière cette ombre, il ne finirait pas comme Benson, seul, obèse et cardiaque.

Ylian arriva au petit matin à Montréal et parqua sa voiture près du Mont Royal. Il avait rendez-vous à l'Eldorado café sur l'avenue du Mont Royal.

Il s'y installa et laissa le magazine Wired bien en vue, la salière posée en son centre.

Un jeune homme, le visage en partie caché par la capuche de son sweet gris, se dirigea vers la sortie, le croisant et accrochant le magazine au passage.

Ylian rattrapa la salière et l'inconnu marmonna quelque chose qui ressemblait à un « Excusez-moi » en ramassant la revue. Il la lui tendit et s'en alla aussitôt.

Il n'avait pas vu son visage, c'était la procédure. Ylian entrouvrit le magazine et y aperçut une enveloppe. Il se garda bien de l'ouvrir car les caméras vidéo ne perdraient pas une miette de l'échange.

Il dégusta un café puis s'en alla. Il n'avait pas prévu de s'attarder à Montréal, la concentration policière y était trop importante.

¹ Anciennement, un lieu sécurisé où étaient entreposés des documents confidentiels consultables seulement par certaines personnes accréditées. Aujourd'hui, il s'agit d'un coffre fort numérique permettant aux personnes habilitées à consulter des documents informatiques en vue d'une conférence ou d'une transaction.

Il reprit donc la Viper et décida de continuer vers Québec. Il se retrouva sans trop savoir comment sur une autoroute allant vers l'Est. Il utilisait le GPS de son téléphone, celui de la voiture ayant été mis hors d'usage par ses soins délicats, il n'y avait pas meilleur mouchard. La cartographie lui proposait de rester sur cette route pour prendre ensuite l'autoroute de l'acier qui mène au nord vers Trois-Rivières et, au-delà, vers Québec.

Après être sorti de la ville, il chercha cette fameuse autoroute mais la neige qui commençait à tomber lui fit perdre ses repères. Il roula longtemps, trop pour ne pas s'être trompé de direction. Il choisit de continuer, il trouverait bien un centre urbain où il pourrait se reposer. La neige cessa et les conditions de route s'améliorèrent. Il chercha alors un relai d'autoroute pour faire une pause.

Attablé dans ce restaurant pour routiers, Ylian dégusta quelques pancakes accompagnés d'un café délavé.

Il alluma son ordinateur et se connecta au réseau. Il ouvrit son logiciel de discussion et retrouva Mystic.

— Je m'inquiétais, dit-il. Nous n'avions plus de nouvelles de vous.

— J'ai échappé de justesse à un piège à Portland, répondit Ylian.

— Avez-vous récupéré l'objet ?

— Oui. A Montréal, comme prévu.

— Vous êtes parvenu à entrer au Québec ? C'est une folie !

— En général, j'honore mes rendez-vous, Mystic.

— Vous auriez pu le décommander, Ylian. Je ne veux pas que vous soyez arrêté à cause de l'une de nos #op².

— Je ne suis pas arrêté, Mystic. Mais j'ai peu de temps. Exposez-moi votre problème.

— Je vais essayer d'être bref. Dans quelques jours, une conférence mondiale aura lieu à Dubaï. Elle regroupe de nombreux pays qui vont tenter de se mettre d'accord sur un processus de sécurité commun visant à limiter le piratage sur Internet. L'objet officiel de la réunion est d'établir des collaborations entre les États en matière de justice et de police.

— Et l'autre objectif ?

— Les Etats-Unis veulent que les pays ratifient un accord rendant obligatoire une collaboration active des opérateurs Internet de tous les pays avec le FBI et la NSA. Le but est bien sûr d'étendre le champ d'action de Galaxy II.

— Le monde entier sous surveillance, Big Brother is watching you !

— Oui ! Mais les diplomates apprennent de leurs erreurs ! Les échecs des précédents traités internationaux comme ACTA ou autres les ont amenés à changer de stratégie. Pour prendre les activistes de vitesse, ils conservent jalousement à l'abri les documents qui seront soumis aux pays concernés afin de réduire au maximum leur diffusion dans les médias. Ainsi,

² #OP : Synonyme d'opération. C'est le diminutif utilisé par les Anonymous pour identifier les opérations sur lesquelles ils sont actifs.

les accords seront ratifiés quasiment en secret, et les populations en apprendront leur contenu après coup.

— Les apôtres de la démocratie m'étonneront toujours ! persifla Ylian.

— Eh oui, ajouta Mystic, tel est notre combat. Révéler au plus grand nombre les libertés dont on les prive en catimini.

— Et l'objet ?

— Dans l'enveloppe, vous trouverez une clé USB bleue. Il s'agit d'un exemplaire de la clé de cryptage qui sera utilisée pour accéder au dataroom de Dubaï. Normalement, les membres de la commission recevront leur clé au moment de la convention, et pas avant. Le réseau sera fermé, la clé servira d'élément d'authentification forte. La documentation a déjà été fournie aux membres afin qu'ils arrivent avec les matériels compatibles pour accéder aux données. Par exemple, la clé ne marche pas sur une tablette ou un MacBook©. Je vous ai envoyé par ailleurs une copie de ces fichiers. Donc à Dubaï, les membres de la commission recevront leur clé, et un accès au serveur privé situé dans l'hôtel leur permettra d'ouvrir les documents. Nous avons, parmi les membres, des sympathisants. Mais les fichiers seront juste consultables. Ils ne pourront être ni imprimés, ni enregistrés.

— Et qu'attendez-vous de moi ? demanda Ylian, bien qu'à l'exposé de Mystic, il avait déjà compris son rôle dans cette histoire.

— Il faut casser la clé pour permettre à nos amis de récupérer les données. Dès qu'ils auront accédé aux données, ils nous les copieront et nous nous chargeons de les faire sortir de l'hôtel.

— Je peux essayer. Rien ne garantit que j'y arrive ! dit Ylian.

— Je sais ! Mais l'enjeu est énorme. Je sais qu'il y a dans les propositions américaines des choses tout à fait inacceptables. Si nous les révélons au public dès le début de la convention, les Etats qui sont le plus à même de subir la pression diplomatique américaine trouveront une échappatoire, prétextant la colère de la population. De plus, comment faire confiance à l'administration américaine si elle n'est pas en mesure de protéger des informations dans un lieu fermé protégé par la police de l'Emirat et le FBI ?

— C'est en effet très sérieux ! avoua Ylian. Comment avez-vous eu la clé ?

— Nous avons un contact au sein de la société qui la fabrique.

— Et vous n'avez pas pu obtenir la clé privée ?

— Non. Il existe des milliers de dongles comme celui-là. Seule la clé de cryptage les différencie.

— Je vois ! dit Ylian. Restez au contact, Mystic. Dès que possible, je vais essayer de voir ce que je peux faire. Je dois vous laisser, à présent, ma cavale n'est pas terminée.

— Merci, Ylian. Soyez prudent.

Ylian coupa la communication et rangea son matériel. La serveuse, une dame souriante d'une cinquantaine d'année, approcha de lui.

— Américain ? lui demanda-t-elle en anglais.

— Oui, répondit-il en Français, en vacances.

— Oh, et où allez-vous passer vos vacances, beau jeune homme ?

— Je ne sais pas encore, je visite la région, je cherche un endroit tranquille pour me reposer. On est où, ici ? demanda t'il en montrant la carte.

— Sur la route de Sherbrooke, cher monsieur. Si vous cherchez un petit paradis, je vous conseille Lac Mégantic, vers l'Est, c'est très joli et très calme en cette saison. On peut même dire que c'est quasiment désert. C'est proche de la frontière, vous n'y croiserez personne.

Ylian réfléchit un instant. Le poste frontière avait du être bouclé, comme toutes les routes partant de Portland et menant à cette direction. Par une étrange ironie, alors qu'il avait choisi de prendre la direction opposée à celle de la frontière, il se retrouvait juste derrière.

Il ne doutait pas qu'à cette heure, le FBI avait à minima repéré la Viper dans l'un des États américains qu'il avait traversé. Ils devaient donc, en toute logique, le croire parti vers la côte ouest, le plus loin possible de l'endroit où lui avait été tendu la souricière. Le dernier endroit où on le chercherait, ce serait donc derrière cette frontière, à quelques kilomètres de Portland, dans un désert d'arbres et de neige.

— Ça devrait être parfait ! dit-il en souriant.

Il termina son café, et régla sa note, sans oublier un généreux pourboire. Quelques instants plus tard, la Viper s'envolait sur les petites routes parallèles à l'autoroute des cantons de l'Est. Dépourvues de caméras, elles ne trahiraient pas le passage de la Viper.

Après Sherbrooke, il prit la direction du parc national, le dépassa et enfin, bifurqua sur la route 161, en direction de Lac Mégantic.

Les paysages enneigés étaient d'une beauté à couper le souffle. Les quelques traces de civilisation ne parvenaient pas à en ôter la sensation d'images quasiment irréelles sorties d'un livre de Jack London. Le soleil qui se couchait sur l'horizon tapissait le manteau neigeux de reflets d'or et d'ombres inquiétantes, mais il éblouissait Ylian. La fatigue commençait à le submerger et il espéra trouver rapidement un abri.

Il avait jusqu'alors contrôlé sa vitesse, craignant les fréquentes patrouilles de la police du Québec. Mais à cette heure et dans ce lieu désert, il considéra le risque comme acceptable. Il accéléra, laissant le caractère sportif de la Viper exulter. Il arriva à Lac Mégantic trente minutes après.

Il fit le tour de la ville, afin de repérer les lieux, puis se promena longuement dans les environs.

C'était une petite ville calme de province où les chalets en bois se succédaient, en alternance avec des immeubles modernes.

La grande rue venant de Sherbrooke contournait le lac. Ylian la suivit. Très vite, après le croisement avec la route menant à Trois-Rivières, il aperçut des routes devenant plus étroites, moins urbaines. Le lac majestueux, encore gelé en ce début de printemps, trônait sur sa droite. Roulant doucement, il rechercha l'endroit le plus indiqué pour s'installer.

La nuit était tombée lorsqu'il s'engagea sur le chemin enneigé de la maison de Martine.

De retour chez elle, Laureen, s'effondra sur son canapé, défit ses bottes et les balança à l'autre extrémité de la pièce.

Elle appuya sur le bouton de la télécommande et la télévision s'alluma. Elle parcourut les chaînes avant de s'arrêter sur un documentaire. Elle sentait ses paupières s'alourdir quand le téléphone sonna, la tirant brutalement de sa torpeur.

— C'est Jack, dit la voix au téléphone. On part demain matin.

— Quoi ? Eh, oh, je bosse depuis 48 heures, sans pause, j'ai le droit à ma demi-journée de repos.

— Tu récupéreras dans la bagnole, je conduirai.

— Tu es chiant, Fitz, vraiment. Ça change quoi une demi-journée de plus ou de moins ?

— Ça peut tout changer, ma puce, allez couche toi de bonne heure, je passe te prendre à 7h30.

Elle n'eut pas le temps de lui dire que c'était trop tôt, il avait raccroché. Vaincue, elle retourna sur son canapé et s'endormit au son de la voix de David Letterman.

En voyant s'avancer cette voiture inconnue, Martine avait soudain senti une pointe d'inquiétude. Elle se leva de son bureau, l'ordinateur toujours allumé. Elle approcha de la fenêtre et attendit que l'on sonne à la porte, mais rien ne venait.

D'un pas mal assuré, elle descendit l'escalier, puis toujours dans le noir, elle chercha à tâtons la porte du placard situé sous les marches.

Elle l'ouvrit et se saisit du fusil. Elle abaissa le canon, vérifia que les deux cartouches de chevrotine étaient bien engagées puis, effrayée, enclencha le fusil avant de se diriger à pas feutrés vers la cuisine. Dehors, la nuit noire ne permettait pas de distinguer quoi que ce soit. Elle tenta de voir la voiture, mais elle ne distinguait plus rien. Elle s'imagina qu'elle avait pu repartir. Sans doute quelqu'un s'était-il trompé de chemin avant de faire demi-tour.

Elle attendit sans un bruit durant de longues minutes, guettant le moindre mouvement suspect au dehors. Mais rien ne bougeait. Seul le bruit du vent dans les sapins donnait à l'instant un coté angoissant.

Au bout de quelques minutes interminables, Martine quitta son poste d'observation et retourna dans l'entrée. Elle activa l'interrupteur d'extérieur éclairant l'entrée de la maison. Elle approcha de la fenêtre, le fusil à la taille, et regarda à travers la vitre. La Viper était là. Prise de panique elle se retourna dans tous les sens, mais ne voyait toujours rien.

Tout à coup, elle entendit un léger bruit dans la cuisine. Le fusil toujours braqué vers l'avant, Martine avança en tremblant. Elle alluma la lumière et cria : « Sortez, qui que vous soyez ! Les mains en l'air ! Je vous préviens, je suis armée et je sais me servir d'un fusil ! »

À ce moment, elle sentit dans le creux de sa nuque la pression ferme d'un objet glacial qu'elle identifia immédiatement comme étant le canon d'un pistolet. Derrière elle, une voix douce mais autoritaire l'interpella : « Justement, c'est pour ça que je vais vous débarrasser de cet objet encombrant ! Vous risqueriez de blesser quelqu'un.

Elle lâcha le fusil qu'Ylian rattrapa au vol. Pétrifiée, elle ferma les yeux, prête à finir là son chemin.

Elle eut une dernière pensée pour Chris et pria pour que ce ne soit pas douloureux.

— Ne craignez rien ! lui dit la voix dans son dos, je ne vous ferai aucun mal si vous coopérez. Vous êtes seule, ici ?

— Mon fils dort à l'étage.

— Quel âge ?

— 8 ans. Il est inoffensif. Faites ce que vous avez à faire et partez, je vous en prie.

Il l'attira vers la fenêtre, poussa le rideau avec le canon du revolver et jeta un coup d'œil. La maison était isolée. C'était un vaste chalet de bois sur deux étages, jouxtant les bois et le lac. C'est tout juste si on distinguait les lumières de Lac Mégantic au loin.

Ylian poussa doucement Martine vers le centre du séjour.

— À présent, dit-il, vous allez aller doucement allumer la lumière. Pas de bêtise, surtout !

Martine se dirigea vers l'interrupteur et alluma. Elle vit alors le visage de cet inconnu qui s'était introduit par effraction dans sa maison et dans sa vie.

Il n'avait pas la trentaine, de taille moyenne, avec des cheveux bruns et des yeux noirs qui impressionnèrent Martine. Le visage fin, un peu anguleux, il ne ressemblait pas à un gangster et elle en fut étonnée. Aucun rictus désagréable n'était inscrit sur sa face, au contraire, un léger sourire l'illuminait.

— Que me voulez vous ? demanda-t-elle sèchement.

— Parlez moins fort, vous allez réveiller votre fils !

— Ne nous en faites pas pour ça, répondit-elle. Qui êtes-vous, et que faites-vous là ?

— Disons que je voyage et que cette maison m'a plu. C'est une villégiature idéale pour le genre de vacances que je recherche.

— Dommage, je ne loue pas de chambre.

— Je n'ai jamais eu l'intention de vous payer.

— J'ai peur de ne pas comprendre. Vous voulez ma maison ? Vous voulez me chasser d'ici ?

Il rit. Un rire simple, calme et doux, presque amical. Puis il répondit.

— Non, je ne veux pas vous voler votre maison, mais m'y installer quelque temps. Vous vivez seule ?

— Non, mon mari va rentrer.

— Il rentre tard votre mari ?

— Il travaille à Québec, en cette saison, il ne rentre pas tous les soirs, et j'ignore tout de ses horaires.

— Nous allons l'attendre, alors. Asseyez-vous, faites comme chez vous.

— Trop aimable ! répondit-elle.

Elle était estomaquée par l'aplomb de cet homme qui s'invitait chez elle en pleine nuit avec un revolver pour toute référence, et qui trouvait le moyen de faire de l'humour.

Elle obéit. Elle prit alors conscience de sa tenue, une chemise de nuit légère et très échantonnée.

— Si vous comptez rester un moment, me permettez-vous d'aller passer un vêtement plus convenable ?

— Si vous le souhaitez, mais je vous accompagne.

Elle fut paniquée par cette réponse. Ses vêtements étaient dans sa chambre et c'était le dernier endroit où elle voulait amener cet inconnu. Elle demeura immobile.

— Je vous accompagne ! répéta-t-il insistant. On y va !

Elle se leva et, résignée, se dirigea vers sa chambre. Elle ouvrit sa penderie et saisit un chemisier épais et un jean, ainsi qu'une paire de chaussettes en laine.

— Elles ne sont pas assorties à la chemise ! lui dit Ylian en souriant.

— Je ne fais pas un défilé de mode, répliqua Martine.

— Détendez vous, je ne vais rien vous faire, soyez tranquille. Pas d'entourloupe et tout ce passeras bien.

— Je peux me changer ? Vous voulez bien rester dehors, s'il vous plaît ?

— Il n'en est pas question. Nous allons à la salle de bain, allez, dépêchez-vous.

Sans discuter, elle prit la direction indiquée. Sans trop savoir pourquoi, sa crainte s'estompait et elle se sentait déjà plus en confiance. Ce garçon n'avait pas l'air d'un tueur sanguinaire ou d'un violeur pervers et s'il l'avait été, la chambre aurait été le lieu idéal pour commettre son méfait.

Elle ouvrit la porte de la salle de bain et Ylian lui indiqua la baignoire.

— Posez vos vêtements au sol et montez là-dedans.

— Dans la baignoire ?

— Oui, dans la baignoire. Et rassurez-vous, je ne vous toucherai pas, encore une fois, je veux juste vous avoir à l'œil.

— Bien. Comme vous voulez.

Sans répondre, Ylian commença à fouiller l'armoire de la salle de bain. Quand il fut convaincu qu'il n'y avait rien de dangereux, il sortit en lui précisant de s'habiller sans fermer la porte.

Martine s'exécuta et sortit quelques instants plus tard, vêtue.

Ylian regarda cette femme. Petite, fine, sa blondeur éclairait son visage tandis que des cernes prononcés trahissaient une existence difficile. Mais sans être exceptionnellement belle, c'était une jolie femme. Ses yeux clairs, légèrement masqués par des paupières vierges de tout

maquillage, transmettaient quelque chose d'ambigu, un air mutin résigné par le temps à une pâle figure, une flamme étouffée, peut-être par la peur, peut-être par autre chose. Son corps, à présent moulé par le jean et le pull, était encore avenant. Elle était plus âgée que lui, certainement, mais il n'aurait su dire de combien d'années elle était son aînée.

Elle passa devant lui et regagna le salon. Puis sans en attendre l'invitation, elle s'assit.

Ylian en fit de même, face à elle.

— Et si vous me disiez à présent à quoi cela rime ? l'interpella Martine.

— C'est très simple, mademoiselle. Comment vous appelez vous ?

— Martine.

— Bien Martine, je vais tout vous expliquer. Vous n'écoutez jamais la radio ?

— Non, jamais.

— Tout s'explique, ajouta-t-il dans un sourire. Je suis un vilain garçon poursuivi par la police. Je cherche un endroit calme pour y passer quelques jours, le temps qu'on m'oublie un peu. Et votre jolie maison semble convenir à merveille.

— C'est impossible, croyez moi, j'aimerais vous rendre service, mais mon mari va arriver, il est très jaloux, et

— Il n'y a pas de mari ! coupa-t-il sèchement. J'ai choisi votre maison parce qu'elle est isolée, et parce que vous vivez seule.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire ?

— Dans les petites villes perdues, on apprend des tas de choses en traînant dans les épiceries, mentit-Ylian. Et puis la salle de bain m'a confirmé qu'il n'y a pas d'homme dans cette maison.

— Perspicace !

— C'est pour cela que je ne suis pas encore derrière les barreaux.

— Vous êtes recherché pour quoi ?

— Cela ne vous regarde pas ! répondit-il brusquement.

— Je ne voulais pas vous fâcher, excusez moi !

Elle le dévisagea un instant. Il tourna la tête. Son visage était un peu fermé, mais elle lisait une étincelle étonnante dans ses yeux. Sans trop savoir pourquoi, elle comprit que cet homme ne lui ferait aucun mal.

Des mois d'ennui mortel, d'existence calme et paisible, sans aucun relief, des mois entiers de repli sur sa vie étaient soudain bousculés par cet homme. Elle devrait être terrifiée, ou furieuse, mais elle ne ressentait rien de tel. Elle était bien et chaque minute qui passait la rendait presque heureuse de cet imprévu.

— Vous avez mangé ? lui demanda t'elle.

— Non, mais je n'ai pas faim. Et vous ?

— J'ai déjà dîné, mentit-elle.

— Bien. Votre chambre ferme-t-elle à clé ?

— Non.

— Ecoutez, Martine, Je ne vous conseille pas de jouer à la plus fine avec moi. Je poursuis un objectif et je vous assure qu'il sera mené à bien, avec ou sans votre collaboration. Je serais désolé d'envisager les choses sous un axe déplaisant, mais si vous m'y contraignez, ma gâchette ne tremblera pas.

Elle fit une moue, puis baissant les yeux, répondit.

— Je suppose que je n'ai pas le choix ! Oui, ma chambre ferme à clé, et vous allez m'y enfermer, c'est ça ?

— C'est ça ! Et avant d'aller dormir, je vais visiter votre chambre.

Il se leva, puis lui fit signe de passer devant.

Une fois dans la chambre, il regarda dans les tables de nuit puis dans l'armoire, fouillant partout avec soin. Martine se sentait humiliée par la présence curieuse de cet inconnu au sein de son intimité. Mais il ne tiqua pas lorsqu'il découvrit ses dessous et quelques secrets objets de plaisir solitaire dont elle aurait pu jurer qu'aucun homme ne les découvrirait, jamais.

Ylian arracha le fil du téléphone.

— Où se trouve votre sac à main ?

— Dans le salon.

— Laissez-le là-bas .Vous avez un portable ?

— Dans mon sac.

— Parfait. Vous attendez de la visite demain matin ?

— Non, personne.

— Bien. À partir de maintenant, vous n'existez plus pour personne. N'essayez pas de communiquer avec qui que ce soit. Si vous ne me faites pas de mauvais coup, tout se passera bien, je vous le garantis. Donnez-moi la clé, à présent !

Sans un mot, elle prit la clé dans sa table de nuit, puis la lui tendit.

— Bonne nuit, Martine ! lui dit-il avec un franc sourire. Ah, au fait, je me nomme Ylian.

Puis il ferma la porte de la chambre et glissa la clé dans la poche de son pantalon. Il regagna le salon et s'installa sur le canapé, s'y étendit et s'assoupit.

Ses grands yeux bleus fixaient avec obstination le plafond, mais dans le noir d'une nuit sans lune, elle ne le voyait pas. Martine pensait à cette intrusion et se demandait comment elle allait pouvoir faire face à tout ceci.

Et puis il y avait Chris. Elle avait sacrifié sa vie pour lui, fatiguée de se battre contre l'incompréhension de ce monde hostile à son fils. Elle avait tout quitté pour vivre dans cette retraite en espérant que là, enfin, le temps ne compterait plus.

Elle n'avait qu'une seule peur, celle d'être trahie par la vie, celle-là même qui l'avait accablée. Elle ne lui en voulait pas car elles avaient conclu un pacte secret. Martine acceptait

son destin et en échange, elle restait en vie afin de pouvoir, le plus longtemps possible, s'occuper de son enfant.

Mais cette existence n'en était pas une et si, longtemps, elle avait rêvé de ce paradis blanc, elle savait désormais que quel que soit l'endroit, elle ne serait pas heureuse. Le bonheur n'est pas une question de lieu, c'est une question de personne.

Et Martine avait, au fil des années, acquis la certitude que ce n'était plus pour elle.

Petit à petit, son esprit se remplissait de brume et, assaillie comme tous les soirs par la solitude et l'absence totale de perspectives, par cette sensation de vide qui l'accablait, elle se mit à pleurer.

Comme chaque soir, les larmes seraient les compagnes de son sommeil, austère et implacable cortège, la longue litanie d'une existence sans vie.

Dans ses rêves dansaient alors son ancien prince charmant, ses amis d'autrefois, remplacés brutalement par cette sensation insupportable de n'exister pour personne. Il y avait si longtemps qu'on ne l'avait pas aimé, qu'on ne l'avait pas trouvée jolie, qu'on ne lui avait pas souri. Il y avait si longtemps qu'elle n'avait plus senti la flamme, l'affection ultime pour un être désiré.

Il y avait si longtemps qu'elle n'avait eu d'épaule pour poser sa tête, si longtemps qu'elle n'avait que son miroir pour témoin de son drame silencieux.

Les pleurs et la fatigue ne sont pas incompatibles. Bien longtemps après s'être couchée, Martine s'endormit.

Veste en cuir, jean et santiags, Fitz semblait partir en vacances. Laureen fut stupéfaite en le voyant ainsi accoutré dans l'embrasure de sa porte.

— On y va ? demanda-t-il !

— Attends, je ne suis pas prête ! cria-t-elle du séjour. Entre et sers toi un café, il est tout chaud !

— Pas de refus, j'ai l'impression de peser 15 tonnes

— Si tu ne te gavais pas de hot-dogs et de bière, tu ne les pèserais pas.

— Dis donc toi, répondit Fitz en rigolant, si je n'ai pas de femme, ce n'est pas pour que mon équipière se croit obligée de la remplacer. Ou alors, il faut prendre les bons et les mauvais cotés !

— Rêve pas, Fitz, tu n'es pas mon genre d'homme, et tu es mon supérieur ! Je suis une flic intègre, je ne veux devoir mon avancement qu'à mon seul mérite.

— Si ce n'est que ça, ma belle, je ne te proposerai pas à l'avancement et le problème sera réglé. On ne pourra pas dire que tu couches utile.

Un grand sourire aux lèvres, Laureen arriva en se brossant les cheveux.

— T'inquiète, Jack, ça n'arrivera pas. D'abord parce que je couche toujours futile, et ensuite, parce qu'il est exclu qu'on couche !

— Par contre, répondit Jack, il n'est pas exclu que tu te grouilles.

— Ok, mon sac est prêt, descend, j'arrive de suite.

Jack descendit les marches de la petite demeure banlieusarde où habitait Lauren. Il n'aimait pas ces quartiers résidentiels où toutes les maisons se ressemblent et dans les jardins desquels trônent les mêmes barbecues, les mêmes balançoires, et les mêmes 4x4.

Il s'installa au volant de la voiture et attendit. Il alluma la radio et tomba sur une chanson country désespérante de platitude. Il éteignit. Sans savoir pourquoi, sa bonne humeur avait disparue.

Il pensa alors à son enquête et se demandait comment il allait pouvoir coincer ce type dans l'immensité Canadienne.

Lauren arriva. Il tira sur la manette de sa voiture japonaise et le coffre s'ouvrit. Elle y plaça son sac avant de le rejoindre. Sans un mot, il démarra et prit la direction du Québec.

Martine s'éveilla tard. Son radio réveil affichait plus de 10 heures lorsqu'elle se leva de son lit. Elle enfila une robe de chambre et activa la poignée de sa porte.

Elle était déverrouillée. Martine put sortir. Elle ne trouva aucune trace de son mystérieux kidnappeur et monta à l'étage dans la chambre de son fils.

Il était sagement assis par terre, jouant avec un jeu de construction. Elle lui sourit et il lui rendit son sourire. Elle approcha, l'embrassa sur le front puis récupéra ses chaussons et, délicatement, les lui mit aux pieds. Absorbé par son jeu, il ne réagit pas.

Martine descendit alors à la cuisine. Une bonne odeur de café flottait. Elle sourit en se disant que ce bandit n'avait pas que des mauvais côtés.

Elle fit chauffer une poêle et y jeta du beurre, prit un saladier, y cassa des œufs, et le remplit à moitié de lait.

Elle battit le tout, ajouta le beurre fondu puis elle prit dans le buffet une boîte de farine qu'elle versa avec attention, en pluie fine, tout en battant.

Quand elle eut terminé, elle versa le tout dans un pichet. Elle déversa alors un peu du mélange sur la poêle !

— Hmmm, pancakes ! J'en ai rêvé ! dit Ylian dans son dos.

Elle bondit et le regarda, furieuse.

— Ça ne vous arrive jamais de vous annoncer ? Vous m'avez fait peur !

— Désolé, Martine, mais la discrétion et moi sommes de vieux complices.

— Eh bien si vous pouviez faire un effort, ça m'arrangerait, parce que je n'ai pas l'habitude, et je déteste ça !

— Vous êtes bien remontée, ce matin !

— Oui ! Je suis prisonnière chez moi et vous prenez un malin plaisir à me fichier la trouille.

— Calmez-vous, Martine, calmez-vous. Un peu de café ? J'ai fait comme chez moi, j'espère que vous ne m'en voudrez pas !

— Mais non, majesté, fit-elle en singeant une révérence, vous êtes ici chez vous !

— C'est bien ainsi que je l'entendais, reprit-il, d'un air majestueux.

Elle ne put s'empêcher de sourire. Il retourna dans le séjour.

Au bout de quelques minutes, elle arriva avec un plateau comprenant le café et les pancakes. Elle le déposa sur la table et l'invita à l'y rejoindre.

— Dites-moi, Martine, votre fils est bien calme. Je l'entends bricoler, mais il n'est pas venu, et je ne l'ai pas entendu dire un mot. Et puis il n'est pas curieux !

Le visage de Martine s'assombrit.

— Il faut qu'il mange, je vais le chercher.

Elle se leva prestement et grimpa à l'étage. Elle s'arrêta devant la porte, les yeux humides. Elle regarda Chris qui jouait. Elle sentit à nouveau la détresse l'envahir.

Mais il fallait avancer. Elle entra dans la chambre et en ressortit quelques instants plus tard avec son enfant qui lui prenait la main, tenant dans l'autre un Snoopy en peluche.

Ils descendirent l'escalier et s'arrêtèrent. Martina s'adressa à Ylian.

— Voici Chris, mon fils.

— Bonjour, Chris ! lui répondit Ylian en souriant.

En guise de réponse l'enfant posa un regard interrogateur vers sa mère. Martine baissa les yeux.

— Chris ne vous entend pas, Ylian, et il ne vous parlera pas. Il est sourd et muet.

— Ça explique bien des choses

— Oui, bien des choses, répondit-elle pensive.

— En attendant, les pancakes vont refroidir. Allez, à table !

Puis, il sourit à Chris et lui indiquant la chaise, l'invita à s'asseoir.

— Comment communiquez-vous avec lui ? interrogea Ylian

— Comme on peut. Un peu de langage des signes, il l'a appris. Mais aussi des choses que vous ne pourrez pas comprendre : des regards, des gestes, des sourires, Nous communiquons avec un peu tout. Nous n'avons pas besoin de grand-chose pour nous comprendre. Et puis bien souvent, je suis contrainte d'être directive, faute de ne pouvoir prendre le temps nécessaire à lui expliquer. Il l'accepte, il s'agit d'une relation de confiance. Il sait que ce que je fais, je le fais pour son bien, il ne s'inquiète pas.

— Vous l'élevez seule ?

— Comme vous le voyez !

— Effectivement. Je le vois. Mangez Martine, ça va être froid.